

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

 DOI 10.51582/interconf.19-20.02.2023.025

De l'interprétation à la traduction des textes bibliques

Vygnanska Iryna¹ 

¹ Ph.D. en Sciences Philologiques (Langues Romanes). Professeur agrégé.
*Département de philologies française et espagnole,
Université Nationale Ivan Franko de Lviv; Ukraine*

Abstract.

Pour faire une bonne traduction, il est indispensable de bien connaître la langue de laquelle on traduit, de comprendre le texte. Toute compréhension suppose une interprétation de la pensée de l'auteur que l'on veut traduire. Chaque traduction implique une sorte d'interprétation. Traduire et interpréter des textes bibliques s'avère toujours un art, un combat et un travail audacieux à la fois. L'interprétation est donc un aspect essentiel pour l'étude des textes bibliques et jouit d'une «visibilité» à la fois physique et conceptuelle. Elle ne prétend pas produire un double parfait qui se substitue à l'original mais elle exprime, dans une autre langue, ce que l'original qu'elle accompagne peut vouloir dire à un public d'une autre culture. Dans cet article nous établirons les raisons qui rendent nécessaire l'interprétation des passages bibliques et identifierons quelques enjeux importants liés directement à ce sujet ce qui aidera à discerner certains pièges à éviter dans l'interprétation des textes bibliques.

Keywords:

*traduction
interpretation
interferences
allusions
valeur symbolique
allégorisation*

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

La traduction des textes bibliques présente des difficultés particulières car ils sont à la fois une source d'information et d'inspiration et leurs traductions doivent être exactes, belles, compréhensibles, attrayantes pour des lecteurs de tous âges, tous degrés d'éducation et presque tous niveaux intellectuels [1]. Un tel idéal est impossible à atteindre. T.H.Robinson avoue dans la préface de la New English Bible: «*Ce qu'il y a de plus fascinant dans la traduction, c'est qu'elle est si impossible*»[2].

Les traducteurs emploient les mots, la syntaxe et tous les procédés rhétoriques et littéraires de l'outil linguistique à leur disposition. Le message divin peut être rendu accessible aux peuples de toute langue en utilisant les moyens d'expression propres à ces langues. Cela suppose, de la part des traducteurs, un effort de compréhension préalable du sens du message, c'est-à-dire un travail d'interprétation, de transfert du sens dans la langue d'arrivée avec les moyens d'expression (mots, syntaxe, expressions idiomatiques) de cette langue. «*Traduire la Bible et ses expressions est l'un des processus de communication les plus difficiles de l'expérience humaine*» [3]. Pour arriver à la bonne traduction: il faut détricoter un texte dans sa langue pour le retricoté dans une autre langue. Aucune traduction ne peut rendre d'une façon parfaite toutes les nuances et les subtilités de l'original, ne dispose de mots couvrant la même palette de sens, d'expressions similaires et de formes syntaxiques semblables. La traduction multiplie la complexité à cause des différences de grammaire, de structures sémantiques, de styles et de conventions littéraires. E.A.Nida en donne la raison: «*Les traducteurs ne se rendent pas compte que ce qui change réellement c'est leur langue et que, par conséquent, si l'on veut préserver le sens du message original, la forme du langage doit être modifiée pour adapter le contenu du message à la forme d'expression en constante évolution. Lorsqu'une notion n'a pas de référent dans la culture de la langue cible, il convient de la remplacer par une notion équivalente*» [4]. Non seulement des incursions culturelles peuvent altérer le caractère du texte mais elles peuvent être remises en cause dans la pratique de la traduction. Ainsi, grâce à une meilleure connaissance des différentes nuances du

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

contexte culturel, on peut clarifier le sens de plusieurs passages obscurs. «*Les mots, dit E.A.Nida, ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles*» [5].

L'expression «**prêcher sur les toits**» ne signifie pas haranguer une foule depuis son toit mais parler avec ses voisins le soir lorsqu'on se rassemble sur le toit plat de la maison pour prendre le frais (une sorte de divulgation des nouvelles). C'est pourquoi «**Tous ce que vous aurez chuchoté dans le creux de l'oreille, derrière des portes bien closes, sera crié du haut des toits en terrasses**» (Luc 12.3). Plus les traducteurs comprendront le monde ancien, ses coutumes, sa culture et sa langue, plus ils seront capables de transférer le message des anciens documents dans la langue d'aujourd'hui.

Lorsque qu'on utilise **Moïse** approximations phoniques de **MoSHèH** on ne saisit pas ce que le rédacteur transmettait à ses lecteurs, à savoir **Sauvé des eaux**. Nul ne niera, qu'il y ait dans les noms français figés sur les formes grecques, perte substantielle par rapport aux formes hébraïques: même si l'usure des mots pouvait être importante en hébreu biblique, quant à leur phonétisme comme à leur sémantisme, la nébuleuse est absente des traductions françaises. Les traducteurs étaient conscients de différences dans les habitudes personnelles de prononciation et du fait que l'écriture oblige à choisir entre plusieurs formes possibles et légitimes.

Chaque langue utilise son système phonétique et phonologique pour traduire certains noms propres dans les textes bibliques. Sans se poser explicitement la question, les utilisateurs des premiers systèmes graphiques phonologiques ont transcrit les noms propres des traductions bibliques. On a l'impression que l'utilisateur croit naïvement que la graphie originale des noms propres est intouchable et suprême illogisme et ironie, doit se conformer à l'orthographe française. Il y a les noms propres bibliques qui ont servi à former d'autres noms propres: **Jacobus** devenu **Jacques** ou **Jacob** en français. La relation avec l'apôtre est directe dans **le chemin de Saint Jacques** pour la voie lactée qui a la même orientation que, les chemins qui menaient à travers la France

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

à Compostelle. La relation est moins claire dans le cas du moyen français **jaquet** - pèlerin de **Saint Jacques**, puisque le substantif s'applique à quelqu'un qui prie Saint Jacques et dans un lieu qui **s'appelle Saint-Jacques de Compostelle**. Garder le nom intact peut être la solution la plus raisonnable quand il ne s'agit plus de traduction mais de la nomination. **Job - pauvre, Samson - homme fort, Thomas - incroyant, Judas - traître, Mathusalem - vieux, Job - pauvre, Rachel - brebis, Leviathan - serpent, Abel - fragilité, Caïn - javelot**. Ces traductions valorisent la signification des noms, leur redonnant le poids sémantique. Les noms propres étaient porteurs d'une signification allant bien au-delà de la simple nomination de personne et n'étant pas seulement complémentaire ou accessoire à cette nomination; ils étaient chargés d'une valeur symbolique, élément tout aussi intrinsèque d'une signification globale et qui dépassait d'éventuelles inexactitudes linguistiques. Aussi, ne garder dans une traduction que les éléments phoniques d'un nom, et passer sous silence les autres éléments qui lui étaient non moins essentiels, ce n'est pas faire une traduction complète ni exacte, ce n'est pas se situer en position de transmettre au nouveau lecteur les mêmes informations intellectuelles, de susciter les mêmes impressions que celles transmises par l'auteur originel et destinées au premier destinataire. Les limites de semblables réactualisations sont évidentes, créant en particulier la possibilité de contresens, mais l'éventualité de tels errements ou abus, l'éventualité d'un tel danger maîtrisée par un traducteur, n'est pas une excuse suffisante pour empêcher toute tentative en ce sens: il y aurait contresens à réactualiser des situations. Citons un exemple de possible réactualisation: vu que la Bible explique le nom de la tour de **Babel** par un jeu de mots entre **BâBÊL** (Porte de Dieu) et **BâLÉL** (confusion): «Aussi la nomme-t-on **Babel**, car c'est là que Yahve confondit le langage de toute la terre» remplacée par: «On l'a appelée du nom de **Porte de Dieu**, car c'est là que le Seigneur transforma la langue unique de la terre en pertee d'idée»

Simon le Canaanite (Mt 10.4) n'était pas un habitant de Canaan, mais **un zélote**, membre d'un mouvement révolutionnaire qui se proposait de chasser les Romains. On ne peut négliger cette réactualisation des termes, leur redonner une nouvelle

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

morphologie ou un nouveau phonétisme, le sens qu'ils avaient lors de la «première» lecture de la Bible, et que le temps a effacé. **Palestinien**, le même terme que **Philistin** ou vice-versa, ouvre des perspectives coutumières sur la continuité de l'Histoire. Les Romantiques tenaient à se distinguer des **philistins** *les gens fermés aux arts et aux nouveautés*, mais ce ne sont pas les écrivains français qui ont créé le terme, ils l'ont adapté de l'allemand **Philister**, attesté dans le langage des étudiants allemands.

L'intraduisibilité des noms bibliques est souvent présentée. Cette idée s'oppose à l'idée selon laquelle il est possible de traduire un nom biblique en affirmant que *«toute forme différente de la forme d'origine, soit adaptée ou traduite ne constitue pas une traduction des noms bibliques d'une autre langue mais représente un nouveau nom biblique»* [6]. Les noms propres sont adaptés afin qu'ils gardent leur fonction référentielle dans le passage d'une langue à une autre, d'une culture à une autre. Sarah Leroy affirme que si les noms propres sont traduisibles, pourquoi **Los Angeles** ne devient pas **Les Anges** et **San Francisco** ne devient pas **Saint François** [7]. La linguiste voit que l'absence de traduction des noms bibliques fait partie des critères de définition et qu'un statut translinguistique et extralinguistique serait associé à ce caractère non traduisible.

Ainsi **Clément** est rapproché de l'adjectif **clément** au sens de bon, l'un et l'autre faisant suite au substantif **clémence**. Non seulement les noms communs peuvent être traduits comme noms propres, les noms propres peuvent aussi devenir communs. A force d'étiqueter un objet pendant un temps au sein d'une communauté linguistique, le nom propre, si individuel et arbitraire qu'il soit à l'origine, devient étiquette de toute information associée à son objet individuel et ses connotations sont de nature extralinguistique. Si on trouve des noms dans une forme autre que leur forme originale, ceci n'indique pas que le nom a subi une traduction, mais une adaptation pour des raisons phonétiques. Les mots pouvaient avoir toute une gamme de significations diverses suivant le contexte dans lequel ils étaient employés. Celui qui fait une traduction littérale ou concordante ne se préoccupe pas de ces différents sens, laissant ce travail au lecteur. Un traducteur qui veut faire comprendre le message que l'auteur

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

a voulu transmettre, cherchera le mot le plus approprié dans sa langue pour rendre la nuance que le mot original a dans son contexte. Ferdinand de Saussure comparait le langage à un jeu d'échecs: *la valeur de chaque pion dépend non seulement de sa valeur propre et de sa place, mais aussi de la place des autres pions. Chaque fois qu'un joueur déplace l'un de ses pions, cela affecte tous les autres sur l'échiquier et change leur valeur.* La signification d'un mot dépend du contexte culturel qui peut aider à mieux comprendre le sens des textes bibliques et à le rendre d'une manière plus conforme à la réalité. Il est possible de retracer des différences significatives entre les cultures, ce qui indique des différences dans l'interprétation des textes bibliques.

Toute communication se fait dans un cadre culturel donné, qui peut être différent de l'émetteur au récepteur. C'est toujours le cas pour le message biblique né dans des cadres culturels différents. **Sonner de la trompette devant soi** Certains prétendent que les pharisiens se faisaient précéder d'un homme qui sonnait du clairon pour rassembler les mendiants auxquels ils faisaient l'aumône. H. Lenski, traducteur de la langue hébraïque, dit que dans les synagogues, on ne se servait pas de trompette et on traduit **«Si tu donnes quelque chose aux pauvres, ne le claironne pas partout»** ce qui retient à la fois la métaphore du *clairon* et le sens figuré. Ces expressions bibliques contiennent des références et des allusions interlocuteurs. De ce fait, des liens de complicité s'établissent d'une façon implicite à travers ces énoncés stockés en mémoire faisant allusion à une culture partagée, à des valeurs culturelles propres à une civilisation.

On comprend difficilement que **Sara ait envoyé son mari auprès de sa servante pour en avoir un enfant**, mais en dépouillant les documents de l'époque, on s'est aperçu que c'était un comportement admis dans la civilisation d'alors, tout autant qu'une adoption chez nous. Pour que le message ne soit pas mal compris par les récepteurs, il est important de connaître les préconceptions culturelles valables dans la culture réceptrice.

Lorsque Jésus dit **qu'il se tient à la porte et qu'il frappe**, on comprend qu'il attend le consentement pour entrer. Tel n'est pas le cas dans certains pays d'Afrique où seuls

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

les voleurs frappent à la porte pour voir s'il y a quelqu'un dans la maison. Si l'on répond, ils s'enfuient, sinon, ils entrent et pillent la maison. Le traducteur ne peut se permettre de négliger la phonologie, le vocabulaire, la syntaxe, la pragmatique, les styles variés, des usagers actuels et potentiels de son texte. On identifie trois types d'interférence dans la traduction biblique: *les interférences lexico-sémantiques, syntaxiques et morpho-phonologiques*

Interférences lexico-sémantiques Une expression grecque, qui est un hapax «**ceignez les reins de votre esprit**» (Pl,13), est issue de la formule hébraïque «**ceindre ses reins**» - «**se tenir prêt à l'action**»: ceindre ses reins permet en effet de se protéger et de replier ses vêtements pour ne pas être gêné dans la marche, le travail ou le combat. La lexicalisation se manifeste déjà en hébreu où l'image des «**reins**» s'efface en s'accompagnant d'un terme abstrait: la femme forte des Proverbes «**ceint ses reins de force**» (Pr 31,17).

Interférences syntaxiques La désignation du mont où Jésus fut crucifié est transcrit **Golgotha**, mais traduit **Calvaria - Le Chauve**: d'une part, **calvaria** peut enrichir le lexique avec **calvaire**, devenu dénomination usuelle des reproductions monumentales de la scène; d'autre part, la signification du **crâne** peut être exploitée dans l'art figuratif par la présence d'un crâne que la tradition dit être celui d'Adam précédemment enseveli au même lieu.

Interférences morpho-phonologiques **Lazare - lasdre - ladre**. La signification symbolique **Lazare** dans l'expression **pauvre comme Lazare, chanter Lazare, faire Lazare** est renforcée par la sémantique du nom **Lazare** (Dieu a aidé). Il est difficile de reconnaître **Lazare** dans le français moderne **ladre**. La forme ancienne **lasdre** était plus claire. Le **pauvre Lazare** «*couvert d'ulcères*» a donné son nom au **lépreux**. Ce sens est attesté que pour certains animaux atteints de ladrerie (les porcs ladres). A partir du XVI^e siècle l'adjectif a pris le sens de insensible (l'insensibilité dermique des lépreux). Enfin on est passé de l'insensibilité physique à l'insensibilité morale, et l'adjectif a qualifié un homme d'une avarice sordide. L'exemple est celui d'un anthroponyme: **Petrus - Pierre**, ital.**Pietro** et esp.**Pedro**. Ce sont des équivalents de l'original où l'homonymie avec **pierre**

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

est totale, et suffisants en italien et en espagnol par la proximité avec **pietra** et **piedra**; mais ce sont des traductions sans signification dans les langues germaniques, la dérivation qu'ils en font, **Peter**, n'ayant rien à voir avec **Stone** ou avec **Stein**.

Au sujet du rapport entre linguistique et traduction, l'auteur signale qu'il n'y a aucune équivalence littérale entre deux langues; on ne peut traduire des mots isolés, c'est le contexte qui fait sens. Partant de là, le traducteur devra s'efforcer de traduire le message en entier, pas seulement le contenu lexical des expressions, mais tout leur sens. Le traducteur doit comprendre parfaitement le contenu et l'intention de l'auteur qu'il traduit, connaître la langue de départ et la langue d'arrivée, éviter la tendance de traduire mot-à-mot pour ne pas détruire le sens de l'original ou ruiner la beauté des expressions, par le choix et l'ordre des mots, produire un effet correspondant au ton approprié. J. B. Phillips a résumé [8]: une bonne traduction ne se lit pas comme une traduction; le traducteur doit faire son travail avec le moins d'obstruction de sa propre personnalité; la traduction devrait produire sur les lecteurs un effet équivalent à celui que le texte original a produit sur ses premiers lecteurs. La traduction est devenue une véritable science avec des règles précises à appliquer dans les différents cas. Les traducteurs confondent souvent la fidélité et le littéralisme. «On peut se demander s'il est légitime d'appeler fidèle une traduction qui remplace un texte original clair, simple, élégant, par un texte lourd et maladroit. Traduire un texte rédigé au départ dans un langage vivant, actuel dans un langage artificiel, est-ce vraiment représenter fidèlement ce texte?». A ce propos E. H. Glassman donne quelques règles [9]:

- Éviter l'absence de sens. **Ceindre les reins de son entendement** ne veut rien dire actuellement, car on ne se promène plus dans des tuniques amples qu'il faut d'abord relever et nouer autour des hanches avec une ceinture lorsqu'on veut travailler ou sortir. Dans ces cas, au lieu de traduire littéralement par une expression qui ne dit rien, il vaut mieux mettre dans le texte le sens le plus plausible.

- Éviter l'ambiguïté. **Galiléens dont Pilate avait mêlé le**

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

sang à celui de leur sacrifice. La traduction fait croire que Pilate était un sadique qui mélange le sang des Galiléens qu'il avait tués à la viande des sacrifices offerts sur l'autel. Le sens est **«les Galiléens que Pilate avait fait tuer pendant qu'ils offraient leur sacrifice»**. Il devrait mettre dans le texte l'interprétation la mieux attestée et renvoyer les autres en note.

- Éviter des traductions induisant en erreur. Le traducteur doit constamment se demander si le lecteur comprendra le sens que l'auteur a voulu donner à tel passage. **Un docteur**, dans la Bible, n'est pas un médecin mais **un enseignant**. **Lier et délier** n'avait rien à voir avec des cordes ou des liens occultes. C'était une expression rabbinique: **interdire et permettre**. C'était aux traducteurs de définir ce qui était interdit et ce qui était permis, par exemple, le jour du sabbat.

- Éviter des traductions compliquées, lourdes ou obscures. Le lecteur moderne se demande ce que Paul voulait dire: **«Ce qui a été glorieux ne l'a point été à cause de cette gloire qui lui est supérieure»** (2Cor 3.10). Ou bien quelque chose est glorieux ou elle ne l'est pas. La pensée devient plus claire lorsqu'on traduit: **La gloire qui brilla dans le passé n'est rien en comparaison de la gloire actuelle, tellement supérieure.**

- Éviter le manque de naturel. Il n'est pas certain que le lecteur moderne comprenne: **tu oins d'huile ma tête**. C'est pourquoi le traducteur ajoute: **tu m'accueilles en versant sur ma tête de l'huile parfumée ou tu m'accueilles comme un hôte** et la Good News Bible précise **«avec tous les honneurs d'un hôte bienvenu»**.

Pour faire une bonne traduction, il est indispensable de bien connaître la langue de laquelle on traduit, de comprendre le texte. Toute compréhension suppose une **interprétation** de la pensée de l'auteur que l'on veut traduire. **«Une traduction sans interprétation est un non-sens, car pour comprendre le texte, il faut interpréter; comprendre est la première condition pour traduire»** [3]. Chaque traduction, même la plus littérale, consiste en ce que le traducteur pense que l'original a pu vouloir dire. Il est impossible de traduire autrement. **«Interpréter veut dire transmettre le sens d'une**

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

*langue dans une autre. La fonction du traducteur consiste à comprendre aussi complètement et aussi profondément que possible ce que les auteurs bibliques avaient à dire, puis, par un processus que nous pourrions appeler 'digestion réflexive', il doit le noter dans la langue courante d'aujourd'hui». Il est impossible de traduire les textes bibliques sans les paraphraser, sans les interpréter. Même lorsque la Bible elle-même «traduit», elle ne le fait pas d'une manière littérale et servile, mot pour mot, mais dans un sens plus large, en se concentrant sur la signification et l'intention du passage. Est-ce que l'on sert la cause de Dieu en le faisant? Peut-on même dire que l'on traduit (puisque traduire un texte, c'est en faire comprendre le sens-qui ne se comprend que par un effort d'interprétation). Dès que l'on choisit entre différentes variantes possibles (du texte original ou des possibilités de traduction), on a déjà interprété. On croit pouvoir traduire sans interpréter, mais on interprète inconsciemment, ce qui est bien plus dangereux que de le faire consciemment. Un exemple de traduction sans interprétation est la traduction interlinéaire que l'on trouve dans des éditions de la Bible hébraïque ou du Nouveau Testament grec dans lesquels on a inséré, sous chaque mot hébreu ou grec, le mot français correspondant. La traduction interlinéaire se fait sans interprétation par simple substitution de mots français à des mots hébreux ou grecs. Il est presque impossible de traduire une phrase sans la paraphraser. Lorsque Paul décrit des gens comme étant «**sages selon la chair**» (1 Co 1.26), le traducteur est obligé de paraphraser. En anglais, on peut dire que quelqu'un est «**gras ou maigre selon la chair**» mais passage ou fou. **La chair** se rapporte ici aux normes humaines de jugement et le traducteur est obligé de le dire de cette manière. «**Sage selon la chair**» est de l'hébreu sous un habit anglais, mais pas de l'anglais.*

Pour quelle raison notre nature humaine rend-elle obligatoire l'interprétation de des textes bibliques ? Simplement à cause du fait que tout lecteur est en même temps un interprète. Gordon Fee et Douglas Stuart, dans leur ouvrage collectif «Un nouveau regard sur la Bible», exposent ce fait de la manière suivante: «Nous apportons invariablement au

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

texte tout ce que nous sommes, avec toutes nos expériences, notre culture, et la compréhension que nous avons d'avance des mots et des idées [10]» Ils donnent l'exemple du mot **«croix»** qui, de toute évidence, n'a plus aujourd'hui la même signification qu'il avait à l'époque de Jésus-Christ. En effet, lorsque nos contemporains entendent ce mot, il n'est pas rare que la plupart d'entre eux pensent automatiquement à une croix, comme l'ont imaginée des siècles d'art et de symbolisme religieux. Pourtant, une croix à l'époque de Jésus devait plutôt ressembler à un **«T»**.

Soulignons aussi qu'une traduction de la Bible est déjà une forme (nécessaire) d'interprétation. Car les traducteurs sont régulièrement appelés à choisir entre différentes significations possibles, et leurs choix affectent nécessairement notre façon de comprendre le texte biblique. Par exemple, quand l'apôtre Paul utilise le terme grec **sarx (chair)**, il entend généralement par ce mot la nature pécheresse de l'homme. Le traducteur doit-il dans ce cas traduire ce mot par **«corps»** (son sens littéral) ou le rendre par **«nature pécheresse»** (son sens théologique)? Si le souci du traducteur est d'aider le lecteur à comprendre le sens d'un passage, il préférera sans doute le second terme au premier (ou encore un terme dont le sens est identique). Toutefois, cela implique qu'il fasse un choix, donc qu'il interprète! Bien entendu, le fait qu'une traduction soit une interprétation ne signifie pas qu'une Bible traduite n'est pas digne de foi. La plupart du temps, l'honnêteté et le travail minutieux des traducteurs assurent l'exactitude de leur traduction. Pourtant, il faut bien admettre qu'une traduction des textes bibliques est déjà une première interprétation. En conséquence, notre lecture traduite ne pourra jamais être autre chose qu'une seconde interprétation, une réinterprétation, du texte biblique.

Le premier niveau d'interprétation correspond à l'exégèse biblique. Par souci de clarté et de commodité, on divise habituellement l'exégèse en deux parties: l'étude grammaticale du texte et son étude historique. (exégèse grammatico-historique.)

Le deuxième niveau d'interprétation est celui qu'on est plus facilement enclins à pratiquer dans les textes bibliques.

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

Ce deuxième niveau d'interprétation correspond généralement à ce que les théologiens appellent ***l'appropriation et l'application*** des textes bibliques. Le premier de ces termes désigne «*l'activité par laquelle nous faisons nôtres les vérités que nous décelons dans le texte étudié ou lu*». C'est le processus d'intégration, au cours duquel les vérités bibliques sont intégrées à nos propres convictions. *L'application*, quant à elle, est l'étape où l'on vérifie jusqu'à quel point il y a eu compréhension droite ou non du texte. Une mauvaise appropriation du texte conduit inévitablement à une mauvaise application du texte. Ce deuxième niveau d'interprétation touche directement la divinité de la Bible. Mais ce second niveau implique également l'humanité de la Bible. Car pour bien comprendre ce que Dieu dit, il faut d'abord comprendre le plus correctement possible ce qu'il a voulu dire aux premiers destinataires de la Bible.

Plusieurs philosophes décidèrent de réinterpréter allégoriquement certains passages obscurs des textes bibliques. Pour circonscrire plus exactement ce qu'est la réinterprétation allégorique, nous dirions simplement qu'une allégorie est une représentation symbolique. Ainsi, quand le sens littéral d'un texte biblique leur semble incomplet, certains interprètes préfèrent alors interpréter allégoriquement le texte en question. Les mots, dans ce cas, ne sont plus compris dans leur sens normal, mais d'une manière symbolique, ce qui modifie du coup la signification du passage biblique ainsi interprété, puisqu'on lui attribue un sens qu'il n'a sans doute jamais eu l'intention de rendre. Un exemple classique d'un passage biblique interprété allégoriquement est sans aucun doute ***la parabole du Bon Samaritain*** (Lc 10.25-37). Comme le mentionne le docteur Amar Djaballah, «jusqu'à la fin du XIXe siècle, cette parabole est interprétée dans une perspective presque entièrement allégorique, et on lui attribue une signification christologique (...) [11]». C'est d'ailleurs de cette façon que le grand et brillant Saint Augustin a interprété ce passage biblique. Voici en quoi consistait son interprétation: *Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho = Adam; Jérusalem = la cité céleste de la paix, d'où Adam est tombé; les brigands = le diable et ses anges; le rouèrent de*

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

coups = en le persuadant de pécher; **le Samaritain** = signifie gardien, dit-on, c'est pourquoi il s'agit de Christ lui-même; **l'huile** = la consolation d'une bonne espérance; **l'hôtellerie** = l'Église; **le lendemain** = après la résurrection; **deux deniers** = promesse de cette vie et de la vie à venir. Si ces passages, pour être compris dans leur sens spirituel doivent être interprétés d'une manière allégorique, on s'explique difficilement alors comment le docteur de la loi est parvenu à la comprendre un tant soit peu. En effet, puisque Jésus, au moment où il raconte cette parabole, n'avait pas encore vu ni la mort de la croix ni la résurrection d'entre les morts, il est par conséquent totalement impossible que le docteur de la loi ait pu «saisir le sens spirituel» de cette parabole comme l'expliquait Saint-Augustin, qui affirmait découvrir en elle le plein accomplissement de l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus-Christ. Et pourtant, le docteur de la loi a bel et bien compris la parabole. Si donc ce docteur de la loi a compris correctement la parabole du Bon Samaritain, n'est-il pas tout à fait raisonnable alors d'affirmer que celle-ci n'a pas besoin d'être lue allégoriquement pour être comprise. Charles C. Ryrie explique, à juste titre, que la lecture allégorique, si elle est utilisée de façon consistante, réduirait la Bible à de la presque-fiction, car le sens normal des mots perdrait sa pertinence et serait remplacé par une quelconque signification que l'interprète donne aux symboles [12]. Il faut en effet reconnaître le caractère subjectif de cette approche herméneutique. Si celle-ci est subjective, c'est parce qu'elle fait premièrement appel à l'imagination du lecteur plutôt qu'à son bon sens. Un autre argument contre l'interprétation allégorique de la Bible, c'est que cette approche n'est pas encore parvenue à démontrer son utilité. Comment en effet les allégoristes expliquent-ils que le sens spirituel qu'ils affirment découvrir par l'allégorisation soit identique au message divin que l'on peut comprendre en lisant normalement le texte biblique? Ils rétorqueront probablement que le sens spirituel que l'on découvre en pratiquant l'allégorisation n'est jamais censé contredire le sens normal ni aller au-delà de ce même sens. Car, disent-ils, il y a nécessairement correspondance entre ces deux sens,

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

étant donné que Dieu est l'auteur de la Bible et qu'il lui est absolument impossible de se contredire. Or, s'il y a bel et bien correspondance entre ces deux sens, quel est donc l'avantage de poursuivre la pratique de l'interprétation allégorique des textes bibliques, puisque de toute façon il est possible d'obtenir les mêmes résultats en les lisant d'une manière normale?

Autre est le langage figuratif. Il est en effet important de prendre conscience que la lecture allégorique, en dépit des similitudes que cette manière de lire semble partager avec le langage figuratif agit cependant comme une «structure externe», qu'on «superpose» arbitrairement au texte biblique. Contrairement à la lecture allégorique, le langage figuratif appartient intrinsèquement à la composition des textes bibliques; ce langage n'est pas une interprétation forcée du texte scripturaire. Il s'agit d'un langage imagé, qui exprime des réalités spirituelles à l'aide d'images terrestres. Aussi, en utilisant des images et des symboles, les auteurs bibliques entendaient-ils se servir de modes de pensées propres à refléter de manière suffisamment adéquate les vérités spirituelles qu'ils avaient reçues de la part de Dieu. On ne peut donc pas les accuser de tordre le sens du message divin. Bien au contraire. Ce qu'ils ont écrit est le message divin, dans toute son intégralité. Les images que les écrivains bibliques ont utilisées pour dépeindre certaines réalités spirituelles ne reproduisent ces mêmes réalités que d'une manière dite analogique. Autrement dit, la réalité spirituelle exprimée par l'image n'est pas cette image prise dans son essence. Dans les textes bibliques on dépeint **Dieu** comme un «**rocher**», un «**bouclier**» et «**une lumière**». Mais il est évident que Dieu, au sens propre du terme, n'est ni un rocher, ni un bouclier, ni une lumière. De la même manière, lorsque l'Écriture Sainte désigne Dieu comme **Seigneur, Juge, Roi, Père et Fils** (Jésus-Christ), elle le fait forcément à partir de figures ou de termes qui sont empruntées au domaine des relations personnelles et sociales de l'homme. Car la seigneurie de Dieu, sa judicature, sa royauté, sa paternité ainsi que sa filiation transcendent à l'infini les réalités terrestres dont l'Écriture se sert figurativement pour le représenter. Une négligence exégétique est à la base des

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

mauvaises interprétations de la Bible. L'importance d'effectuer une bonne interprétation du texte sacré est dévaluée. Et quand la tâche herméneutique est dévalorisée de la sorte, c'est toujours le message divin qui en souffre.

Jeter son soulier sur un terrain ne dit rien au lecteur moderne qui n'a pas les informations dont dispose généralement le traducteur. Si celui-ci transcrit littéralement cette expression, il dessert à la fois l'auteur et le lecteur, car il ne transmet pas à ce dernier ce que le premier voulait dire. On explique: «**j'y jette mes sandales**» (Ps 60.10) car «**Lancer sa sandale sur une parcelle de terre**» est un geste symbolique de prise de possession. Les métaphores bibliques ont besoin d'être interprétées pour ne pas donner lieu à de fausses compréhensions. Donc, même des traductions plutôt littérales n'ont pas traduit littéralement, mais ont interprété. L'expression «**la justice de Dieu**» est comme l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête des traducteurs: le Dieu juste qui allait frapper de son jugement à cause des péchés. Si on traduit littéralement on risque fort soit que les gens ne comprennent pas ce qu'on veut dire, soit qu'on déclenche l'hilarité.

L'expression «**Je vous ai donné la pureté des dents**». Dieu promet-il à son peuple des dents saines et bien blanches? Les traducteurs ont compris la valeur métaphorique de l'expression et ils l'ont rendue par: «**Je vous ai envoyé des maux de dents**». Ils avaient compris qu'il s'agissait d'un châtement, mais n'avaient pas identifié sa nature. Certains ont cherché des métaphores équivalentes en français et parlé de «**ventre creux**» ou «**ventre vide**». J. de Waard suggère le gallicisme: «**rien à se mettre sous la dent**».

Pour comprendre la parole de Jésus «**vin nouveau qui fait éclater les outres**» (Mt 9.17), il faut préciser qu'il s'agit de vin «**qui fermente encore**» et ajouter «**les outres, qu'elles ont perdu leur élasticité**». Le traducteur fait office de commentateur et sa traduction devient une paraphrase interprétative. Enfin, l'auteur parle des paraphrases auxquelles il accorde une particulière importance. Il distingue deux types de paraphrases: la légitime et la non légitime. La première renvoie aux différentes possibilités qui existent dans une langue pour exprimer la même idée; la

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

seconde est un développement explicatif du texte, long et obscur. Les traducteurs des textes bibliques n'acceptent pas les paraphrases. Dans la Bible, où le risque d'y avoir recours est permanent, on peut les éviter grâce à ce qu'on a appelé l'équivalence dynamique.

Comme le dit E.H. Glassman «*il arrive qu'une prétendue «paraphrase» soit beaucoup plus proche du sens de l'original qu'une traduction plus littérale*» [9]. Jamais une traduction ne sera le reflet de l'original dans une glace. Chaque langue a son mode de fonctionnement, ses spécificités, ses expressions intraduisibles: aucune langue ne correspond strictement à une autre de telle sorte qu'on pourrait la traduire «mot à mot». Contrairement à cette attitude élitiste, les traducteurs affirment qu'il est possible de traduire sans trahir, comme le dit le titre de l'excellent livre de J. C. Margot [13].

Pour rester fidèle au sens de l'original, une traduction ne peut pas se contenter d'un transfert des mots et des formes grammaticales d'une langue dans une autre; dans les passages difficiles, elle doit souvent restructurer, reinterpréter la pensée de l'auteur suivant le génie de la langue réceptrice. Le lecteur reçoit souvent plusieurs versions des traductions des textes bibliques qui sont une grande source de richesse: à travers le prisme des traductions, on peut se faire une idée de la richesse infiniment variée du texte original biblique.

References:

- [1] Metzger Bruce Manning (2005). *The Text of the New Testament: Its Transmission, Corruption, and Restoration*, 4th Edition Oxford University Press. «Theories of Translation Process», p.366
- [2] Robinson Henry Wheeler (1954). *The Bible in its Ancient and English Versions* Oxford Univ. Press., p.335
- [3] Smalley William Alain (1991). *Translation as Mission Bible translation in the Modern Missionary Movement*, Macon Georgia, Mercer Univ. Press, p.304
- [4] Nida Eugene A, Charles R. Taber (2003). *The Theory and Practice of Translation*. New Ed édition Brill, p.218
- [5] Nida Eugene A. (1967). *Comment traduire la Bible?* All. Bibl. Univ., Paris., p.280
- [6] Kleiber Georges (2015). *Occurrences et noms*. *Langue française*, n°185, p.113-125
- [7] Leroy Sarah (2004) *Le Nom propre en français*. Collection L'Essentiel

PHILOLOGY AND LINGUISTICS

- français. Paris & Gap: Editions Ophrys, p.137
- [8] Phillips John Bertram (2000). Ring of Truth: a Translator's Testimony Hodder and Stoughton, London, p.123
- [9] Glassman Eugene (1981). The Translation Debate. What makes a Translation good? Intersarsity Press, Downers Grove, p.128
- [10] Gordon FEE & Douglas STUART (1990). Un nouveau regard sur la Bible, Deerfield, Vida, p. 10
- [11] Djaballah Amar (1996). L'herméneutique biblique: Principes, règles et pratiques de l'interprétation biblique, Montréal, Faculté de théologie évangélique, p. 1-2
- [12] RYRIE Charles C. (1986). Basic Theology, Wheaton, Victor Books, p. 110
- [13] Margot Jean-Claude (1990). Traduire sans trahir. La théorie de la traduction et son application aux textes bibliques. Paris., Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, p.388